

Olivier Flourney

Séparation : instant de mort inconscient

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 53, Numéro 1, 1989.

Pour citer ce document :

Flourney, O. Séparation : instant de mort inconscient. In : *Revue française de psychanalyse*.
Vol. 53, N°1, 1989. 487-490.

http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1989b.pdf

Séparation : instant de mort inconscient

Olivier Flourney

Un des soucis majeurs qui semblent caractériser l'effort théorique des psychanalystes préoccupés par la séparation – un thème de ce congrès – porte sur les affects négatifs du genre hostile ou destructeur, lesquels entraînent comme ultime effet la mort du sujet ou des autres et, par voie de conséquence, la mort de l'expérience analytique, ceci aux dépens de ce qui pourrait justement grâce à la psychanalyse prévenir une telle issue.

Sans doute est-ce lié d'une part aux développements qui ont succédé à l'introduction de l'instinct de mort dans le glossaire psychanalytique et d'autre part à l'attention portée aux cas désespérés, soit que leur analyse ait échoué, ce sont alors des cas étiquetés « réactions thérapeutiques négatives », soit qu'ils n'aient simplement pas été à même d'entreprendre – du fait de leur état – ne fût-ce que le plus petit fragment d'une analyse.

Je regretterais que cet intérêt vienne déteindre sur celui qu'en tant qu'analystes nous devons témoigner à nos analysants qui ne font pas de « réaction thérapeutique négative » et que nous soyons portés à les voir avec ce seul regard navrant supposé détecter chez eux le moindre signe de haine ou de destructivité non pas pour tenter d'interpréter à travers eux l'ambivalence et la face cachée qui relève des pulsions libidinales, mais pour y voir l'effet inéluctable de l'instinct de mort, de son silencieux travail de sape, pour y voir l'annonce d'un néant devant lequel nous ne saurions que démissionner.

La psychanalyse n'est pas que duplicata en milieu expérimental d'une existence qui nécessairement va un jour ou l'autre se terminer par la mort. Et même dans ce contexte-là cela ne signifie pas obligatoirement que la vie doive mal finir. La psychanalyse est aussi et avant tout réponse à la demande d'un analysant, explicite ou non, demande d'aide, demande d'un mieux, et ceci du temps de son

existence. Pour répondre à la peine qu'il se donne à suivre une analyse autant qu'à la nôtre à la conduire, il est nécessaire de tenir compte d'abord de la pulsion libidinale qui, à travers les liens qu'elle cherche à établir, s'exprime par la passion, l'amour, le désir, et leurs perversions. C'est grâce à l'interprétation de ces choses-là que l'analyste peut espérer servir à quoi que ce soit et terminer une analyse de manière satisfaisante du vivant de l'analysant et de son vivant. Vouloir absolument tout analyser, y compris les préoccupations bio-philosophiques concernant la précarité de la vie et la certitude de sa finitude – certitude qui relève de la science et non de l'analyse c'est se laisser emporter par sa toute-puissance dont on sait les origines infantiles. C'est cette même toute-puissance qui guette l'analyste préoccupé par la séparation. *Stricto sensu*, il ne peut en repérer les effets que si elle n'est que momentanée et que si l'analysant revient en analyse pour en parler. Il ne peut théoriser la déliaison qu'à partir de l'expérience du retour à la liaison. L'arrêt d'une analyse non suivi de sa reprise ne lui apprend rien de plus qu'une analyse qui n'a pas lieu ou que la disparition définitive de quelqu'un. Il n'y a simplement plus personne pour venir répondre à son écoute. Vouloir donc parler analytiquement d'une non-analyse relève analytiquement de l'omnipotence infantile.

Sartre, dans ses *Carnets de la drôle de guerre*, alors qu'il n'est que simple soldat battant la semelle, s'interroge à un moment donné à propos du langage de ses compagnons d'infortune et se livre à une de ces brillantes dissertations dont il a le secret à propos d'un juron et de ses variantes. Il s'agit de « trou du cul sans fesses ». C'est là le comble de l'abomination et du désespoir, une manière de dire le néant absolu au moyen d'un contenu qui n'en est pas un et d'un contenant qui n'est pas. Mais Sartre qui n'est pas un psychanalyste mélancolique n'en profite pas pour tomber dans le plus noir désespoir. Bien au contraire, il en fera le point de départ lointain et oublié d'un chef-d'œuvre à venir, de *L'Être et le Néant*. Son génie n'est en rien destructeur ni pessimiste, c'est un bâtisseur.

Quant à nous autres psychanalystes, nous avons choisi notre métier même si nous pouvons regretter de n'avoir pas opté pour celui de Sartre ou de Shakespeare, et notre métier comporte des limites dont celle-ci : un trou du cul sans fesses ne viendra jamais nous consulter faute de fesses à poser sur notre divan. Boutade qui illustre le hiatus psychanalytique que je voudrais mettre en évidence. Il est difficilement concevable que la théorie psychanalytique se base sur une réflexion à propos des « cas » qui ne sont pas du ressort de l'expérience de la cure. Une telle réflexion ou théorie concerne alors l'ensemble des êtres humains, et plus particulièrement ceux qui se seront révélés inaptes à l'analyse. En ceci on peut dire que l'analyste, sous l'emprise du retour de son omnipotence refoulée, se croit capable de dominer la mort en la domestiquant grâce à son invention de l'instinct de mort, et d'en comprendre les implications *extra muros* comme dit J. Laplanche. Dès lors l'analyste n'est plus seulement analyste dont la théorie

et l'expérience concordent et se confortent l'une l'autre, il devient psychologue à qui rien de ce qui concerne la vie et la mort ne saurait échapper. À mon avis l'analyste, qu'il se veuille théoricien ou praticien, ne peut se permettre d'être psychologue au-dessus de la mêlée, il y participe à titre de sujet tout comme son analysant.

Les gens qui nous consultent ne sont pas que désespérés et nous n'avons pas à souligner ce qu'ils savent aussi bien que nous : leur qualité de mortels à laquelle ils devraient se résigner. L'inéluctable travail souterrain de l'instinct de mort est du ressort de nos spéculations. Il ne doit pas nous obliger à compatir avec sérieux et commisération, à lever nos bras au ciel devant de pauvres bougres qui viennent crier à l'aide. Nous ne pouvons que nous limiter à tenter de retrouver avec eux leurs pulsions libidinales pour qu'ils apprennent à les gérer dans le sens d'un principe de plaisir qui tienne compte du principe de réalité. C'est aussi notre plaisir d'analystes.

Quant à Shakespeare, je l'ai cité en pensant à la Cléopâtre de son *Antoine et Cléopâtre*. Elle nous montre un bel exemple de passion libidinale qui refuse la séparation et la mort, qui donc est de notre compétence. Quand Antoine, rappelé à Rome par les devoirs de son impériale fonction, quitte Cléopâtre sans trop de prévenances, plus attiré par les charmes de la toute-puissance qui lui est dévolue du fait de son rang que par ceux de sa sublime maîtresse, que fait notre divine égyptienne? Elle ne se lamente pas, elle ne se décourage pas davantage, elle ne lâche pas sa proie mais au contraire elle va redoubler de passion au point de préférer son désir de manière superbe et terrifiante : « J'enverrai chaque jour un nouveau messenger, dussé-je en dépeupler l'Égypte. » Quelle admirable hémorragie libidinale pour conserver son lien le plus cher, quelle habileté, quelle intelligence ! Mais l'Égypte, Cléopâtre la possède, c'est son royaume. Nos patients, eux, ne possèdent pas d'Égypte, par contre ils ont leur analyste. L'analyste peut alors jouer ce rôle de réservoir quasi inépuisable de messagers tout en veillant à ne pas se dépeupler pour autant, de messagers qui rétablissent la communication, les liaisons, la circulation libidinale, conditions primordiales pour que la vie puisse faire valoir ses droits, même si par ailleurs il est possible de n'y voir qu'une seule vallée de larmes débouchant sur la mort...

Le danger que représente la perte pourrait se concrétiser en psychanalyse par la perte de l'inconscient, cet inconscient dont la pérennité représente et dissimule à la fois le contraire de cette pulsion de mort dont on veut nous démontrer l'activité, cet inconscient qui correspond à l'idée de la disparition des pulsions libidinales non pas dans le néant de la mort mais dans ce qu'on appelle l'amnésie infantile. C'est là tout notre problème. L'inconscient indicible, insaisissable, scandaleux comme anti-concept, c'est le propre de l'analyse, sa spécificité. Sans lui la psychanalyse se perd, elle n'est que psychologie.